123. Val-Richer, Vendredi 7 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

Discours du for intérieur, Femme (mariage), Portrait (Dorothée), Relation François-Dorothée (Dispute), Vie familiale (Dorothée)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-09-07
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJe ne sais ce que je vous dirai aujourd'hui.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°160/190-191

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 377, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/434-440

Nature du documentLettre autographe

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1508

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°123. Vendredi 7 sept. 6 h. 1/2

Je ne sais ce que je vous dirai aujourd'hui. Mon premier mouvement dure toujours. Je vous aime de cette affection qui domine tout, qui suffit à tout, qui promet immensément et donne toujours plus qu'elle ne promet, qui ne supprime pas toutes les épreuves ne guérit. pas toutes les plaies ; mais qui se mêle à toutes, pénètre jusqu'au fond, et répand sur toutes un baume qui les rend toutes supportables. Voilà comment je vous aime. Et je vois à la fois deux choses ; l'une, que mon affection ne peut pas pour vous tout ce quelle croit pouvoir ; l'autre que vous ne savez pas y croire. Vous êtes malheureuse et injuste. Je ne me suis point mépris sur vous. Vous êtes tout ce que j'ai cru tout ce que je crois toujours. Aujourd'hui comme il y a un an c'est mon plaisir, mon ravissant plaisir de penser à tout ce que vous êtes, à l'élévation de votre caractère, à la profondeur de votre âme, à l'agrément supérieur de votre esprit, au charme de votre société. Rien de tout cela, n'a changé n'a pâti pour moi depuis le premier jour. Bien au contraire : j'ai eu des doutes que je n'ai plus ; j'ai cru à des lacunes que n'existent pas. Mais je me suis trompé sur les limites du possible. J'ai cru que, malgré l'incomplet de notre relation, malgré la cruauté de votre mal, même sans pouvoir vous donner toute ma vie, je ranimerais, je remplirais la vôtre.
Vous m'aviez inspiré avant le 15 juin un intérêt momentané mais au moment sérieux et profond. Depuis le 15 juin, ma pensée et mon cœur ne vous ont pas quittée une minute. Vous êtes entrée et entrée avec un charme infini, dans les derniers replis de mon âme. Vous m'avez convenu, vous m'avez plu dans tout ce que j'ai en moi de plus intime, de plus exigeant, de plus insatiable. Je vous l'ai montré comme cela se peut montrer toujours bien au dessous de ce qui est, mais enfin, je vous l'ai montré. Et en vous le montrant, à vos émotions, à vos regards, à vos paroles en vous voyant renaître, et revivre, et déployer devant ma tendresse votre belle nature ranimée, je me suis flatté que je vous rendrais, et qu'à mon tour je recevrais de vous, non pas tout le bonheur, mais un bonheur encore immense, un bonheur capable de suffire à des âmes éprouvées par la vie, et qui pourtant n'ont pas succombé à ses épreuves, qui portent la marque la marque douloureuse des coups qu'elles ont reçus, et pourtant savent encore sentir et goûter avec transport les grandes, les vraies joies. Voilà ce que j'ai cru, ce que je me suis promis. Je n'ai pas de désirs médiocres. Je n'accueille que les hautes. espérances. Je sais me passer de ce qui me manque, mais non me contenter au dessous de mon ambition. Et dans notre relation, de vous à moi mon ambition a été, est infiniment plus grande que dans tous les autres intérêts où peut se répandre ma vie. Je ne saurais la réduire. Je ne regrette pas d'être ainsi. Et d'ailleurs cela est. Je puis me gouverner, non me changer.
Comment l'idée que je voudrais vous envoyer à Baden pour me débarrasser de vous, pour ne plus porter le poids de vos faiblesses et de vos peines a-t-elle pu vous entrer dans l'âme ? Je crois vous l'avoir déjà dit ; vous avez certainement passé votre vie avec des cœurs bien secs et bien légers. Vous ne pouvez parvenir à croire à une vraie affection. Vous retombez sans cesse dans vos souvenirs de la froideur et de l'égoïsme humain. C'est encore pour moi un mécompte. Je m'étais flatté qu'en dépit de votre expérience je vous rendrais une confiance, qui est dans votre nature, que je vous ferais trouver en moi ce que vous n'aviez rencontré nulle part qu'en

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1508

vous-même. Je suis bien orgueilleux, n’est-ce pas ? Mon orgueil n’a rien qui puisse vous blesser. Que me dites-vous que votre esprit est bien soumis à mon esprit ? Est-ce votre soumission que je veux ? Je méprise la soumission, je méprise toute marque, tout acte d’infériorité. Je ne me plais que dans l’égalité. Je veux une nature égale comme une affection égale. Je veux vivre de niveau et en pleine liberté avec ce que j’aime. Je veux sentir à la fois son indépendance, et son union avec moi, sa dignité et son abandon. C’est à cause de vous seule, c’est en désespoir de moi sur vous et pour vous, que je vous ai conseillé d’aller à Baden ; croyant deux choses ; l’une que si je suis pour vous ce que je veux être, vous sauriez bien revenir en France, l’autre que, si je ne suis pas cela, il vous importe par dessus tout d’arranger votre vie avec ceux qui en disposent matériellement. Dites-moi que j’ai eu tort, et n’allez pas à Baden. Vous ne m’aurez jamais fait un plus immense plaisir.

9 h. 1/2
Oui, vous êtes bien douce ; mais cela ne me suffit pas. Adieu pourtant. Et adieu comme toujours. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 123. Val-Richer, Vendredi 7 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-07.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 03/05/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1508

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 7 septembre 1838
Heure6 h 1/2
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024